



**HAL**  
open science

**Russell**

Julien Lamy

► **To cite this version:**

Julien Lamy. Russell. Marc Foglia. Histoire de la philosophie, Ellipses, pp.561-570, 2013, Optimum, 978-2-7298-8114-6. hal-01818321

**HAL Id: hal-01818321**

**<https://hal.science/hal-01818321>**

Submitted on 19 Jun 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## RUSSELL

Bertrand Russell naît le 18 mai 1872 au pays de Galles, au sein d'une famille de l'aristocratie anglaise. Orphelin à l'âge de quatre ans, il est confié avec son frère aîné à ses grands-parents. Il a pour parrain le philosophe John Stuart Mill. Après la mort de leur grand-père, Lord John Russell, premier Comte Russell, les deux jeunes garçons sont élevés par une grand-mère puritaine. Russell lit les *Éléments* d'Euclide alors qu'il n'a que onze ans, et s'interroge sur le dogme religieux. Dans son journal, il écrit en mars 1888 : « Je traiterai des quelques questions, en particulier des questions religieuses, qui m'intéressent actuellement. À la suite de circonstances diverses, j'en suis venu à examiner les fondements mêmes de la religion dans laquelle j'ai été élevé » (*HIP*, p. 34). Il se qualifie d'abord comme déiste, mais bientôt ne croit plus en Dieu et adopte un rationalisme qu'il veut proche de celui des philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il proclame sa foi dans l'exercice de la raison, le progrès de la science et des techniques. Dans l'autobiographie qu'il publiera à la fin de sa vie, Russell juge que la croyance religieuse n'a pas servi le bonheur des peuples.

En 1890, Russell entre au *Trinity College* de l'Université de Cambridge. Passionné de mathématiques, sa carrière commence en 1894 avec une dissertation sur les fondements de la géométrie, plus précisément sur l'effet de la géométrie non-euclidienne sur l'esthétique transcendantale de Kant. Ce travail, qu'il jugera un peu niais (*HIP*, p. 81), lui vaut néanmoins une reconnaissance officielle. Il épouse Alys en 1894, héritière d'une riche famille Quaker, contre l'avis de sa grand-mère. Après un séjour d'études à Berlin, il donne des leçons sur la social-démocratie allemande à la London School of Economics. Sa pensée connaît un revirement : « Ce fut vers la fin 1898 que, Moore et moi, nous nous révoltâmes contre Hegel et Kant » (*HIP*, p. 67). Après avoir été influencé par le néo-hégélianisme de Bradley, Russell rompt définitivement avec l'idéalisme. Il donne des leçons à Cambridge sur la philosophie de Leibniz, et se concentre sur son projet d'une philosophie des mathématiques. En 1900, à l'occasion du Congrès international de Philosophie à Paris, il rencontre le mathématicien Giuseppe Peano, dont le travail sur l'axiomatisation de l'arithmétique est déterminant pour ses recherches. En collaboration avec Alfred North Whitehead, il travaille sans relâche à la rédaction des *Principia Mathematica*, dont les trois volumes sortent entre 1910 et 1913. Russell considère ce travail

comme le soubassement de toute sa philosophie, à laquelle il appliquera systématiquement sa conception logique.

L'avènement du premier conflit mondial fait passer ce travail au second plan. « D'août 1914 à la fin 1917, je donnai tout mon temps à des questions liées à mon opposition à la guerre » (*HIP*, p. 159). En raison de ses convictions pacifistes, de son antimilitarisme affiché et de sa participation au mouvement des objecteurs de conscience, Russell se brouille avec plusieurs de ses collègues et amis, dont Whitehead. Évincé de Cambridge, il est condamné à six mois de prison en 1918. Il met à profit le temps passé en captivité pour rédiger une *Introduction to Mathematical Philosophy*. Il est réintégré par l'Université de Cambridge, mais démissionne. Il rédige en 1922 la préface à l'édition anglaise du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein, qui a été son élève et ami depuis leur rencontre en 1911 à Cambridge. Leur amitié intellectuelle se dégrade pourtant, jusqu'à la rupture définitive, en raison d'un désaccord sur l'interprétation du *Tractatus*, dont Wittgenstein pense que Russell n'a pas compris les leçons. Il revient désillusionné d'un voyage en URSS, où il voit dans la dictature, la bureaucratie, le militarisme, le nationalisme et l'absence de liberté les maux qui rongeront le

régime soviétique. La publication de *The Practice and Theory of Bolshevism*, en 1920, le brouille avec ses amis socialistes.

Après une première tentative politique en 1907, Russell subit un nouvel échec en 1922-1923. Il fait connaître à cette époque ses critiques de l'impérialisme, un projet de réforme des institutions d'enseignement, ainsi qu'un plan de nationalisation des impôts sur le capital. En 1927, Russell et sa nouvelle épouse Dora s'engagent dans l'ouverture d'une école expérimentale, *Beacon Hill School*, inspirée de leurs convictions pédagogiques. Ils mettent l'accent sur le développement des facultés personnelles, l'idéal moral de maîtrise de soi, le rôle du travail et de l'entraînement. Le décès de son frère aîné Jack, en 1931, lui permet de siéger à la Chambre des Lords. Après avoir divorcé en 1935, Russell se remarie en 1936 avec Patricia, la gouvernante de ses enfants. Sur le plan universitaire, il est à nouveau invité à enseigner à Cambridge, notamment grâce au succès d'*Analysis of matter*. Avec les *Sceptical Essays*, il montre qu'une vie guidée par la raison a besoin du scepticisme, et que le scepticisme modéré est une condition de la vie bonne. À travers des réflexions rigoureuses mais accessibles, portant sur la paix, la religion, la science, le loisir ou la portée de la connaissance, Russell devient un personnage public éminent. Avec *An Inquiry into Meaning and*

*Truth*, en 1940, ses conceptions épistémologiques s'infléchissent dans le sens du positivisme logique, dont il est l'un des inspirateurs avec Wittgenstein. Russell donne des cours aux États-Unis, mais se voit destitué pour raisons morales. Pendant la guerre, il apporte son soutien aux Alliés, estimant que la défaite du nazisme est essentielle à l'avenir de la civilisation occidentale. Il revient à Londres en 1944. Il obtient le Prix Nobel de Littérature en 1950 pour son engagement humaniste et l'ensemble de son œuvre. Il se remarie une quatrième fois en 1952, avec Edith. En 1961, il est emprisonné une semaine, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, pour sa campagne en faveur du désarmement nucléaire. Pour protester contre la guerre du Viêt Nam, il organise avec Sartre un tribunal international auquel il prête son nom, le Tribunal Russell, et crée une Fondation Russell pour la Paix. Ses derniers ouvrages sont consacrés à l'avenir de l'homme et à la méditation autobiographique. Il s'éteint en 1970, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

## **La méthode de l'analyse contre la métaphysique**

Contre la prétention de la métaphysique à vouloir connaître le réel *a priori*, au moyen de la spéculation et des concepts, Russell fait

valoir la méthode de l'analyse, qui consiste à décomposer les problèmes en éléments simples et à réduire les faits complexes à leurs constituants, dans le but d'aboutir à des conceptions précises, clarifiées par les outils de la logique. Il s'agit de rompre avec l'illusion qui consiste à vouloir déterminer le réel indépendamment des faits, et de faire advenir une philosophie scientifique. « La logique nouvelle nous fournit une méthode qui nous permet d'obtenir des résultats qui ne sont pas dus à des idiosyncrasies personnelles, mais forcent l'assentiment de tous ceux qui sont capables de se former une opinion » (*MSP*, p. 92). La polémique vise particulièrement le substantialisme, qui nous fait croire à l'inhérence du prédicat dans la substance, et la doctrine des relations internes, qui affirme que les propriétés et les relations qui caractérisent un objet réel peuvent être connues par déduction. Russell soutient que la tendance à substantifier le réel vient de l'usage que nous faisons des substantifs et des adjectifs dans le langage ordinaire. Il défend une doctrine des relations externes : un individu n'est pas une chose ou une substance, mais un événement complexe inséré dans des relations avec d'autres événements. Pour Russell, il n'est pas nécessaire qu'un objet réel ait telles ou telles propriétés : la relation entre le sujet et ses prédicats ne reflète pas de nécessité. Les faits sont contingents et sans fondement, pluriels et complexes : « J'appelle "fait" non pas

une simple chose dans le monde, mais une certaine chose dotée de certaines qualités, ou certaines choses ayant certaine relation. Je ne dirai pas que Napoléon est un fait, mais c'est un fait qu'il était ambitieux ou qu'il épousa Joséphine. Dans ce sens, un fait n'est jamais simple, mais comprend deux ou plusieurs constituants » (*MSP*, p. 84). La réalité n'est pas le développement d'une nécessité intrinsèque, affirme-t-il contre le néo-hégélianisme. « Le fait qu'une chose ait des relations ne prouve donc pas que ces relations soient logiquement nécessaires. Autrement dit, on ne peut déduire du seul fait qu'elle est ce qu'elle est les diverses relations qui sont les siennes (...) Il en résulte qu'on ne peut prouver que l'univers pris comme un tout forme le système harmonieux que conçoit Hegel » (*PP*, p. 169). Russell propose une conception pluraliste : le monde est une totalité de faits logiquement indépendants les uns des autres, que seules les sciences empiriques nous permettent de connaître de manière adéquate.

## **Le fondement logique des mathématiques**

Russell développe le projet d'une logique symbolique formelle, visant à fonder les mathématiques sur des lois et des axiomes



logiques fondamentaux, privilégiant l'analyse de la forme logique des propositions : étudier les relations entre leurs constituants sans examen de leur contenu ou de leur signification. Avec l'analyse logique, on considère les propositions indépendamment de la référence à des objets empiriques. Il n'est plus question de prendre les symboles dans leur fonction de désignation des choses, mais comme des variables ou fonctions, que l'on peut transcrire sous la forme de lettres. Néanmoins, l'innovation essentielle de la logique mathématique de Russell, dans le sillage des travaux de Frege, n'est pas de substituer des symboles aux termes de la proposition, mais de remplacer le couple sujet-prédicat, lié à la langue naturelle, par le couple fonction-argument, c'est-à-dire par une fonction prédicative à  $n$  places, supposant une ou plusieurs variables, susceptible d'être ou non satisfaite en fonction des constantes qu'on leur substitue. Les descriptions formelles se font alors en l'« absence de référence à des choses ou propriétés particulières » (*IPM*, p. 340). La logique classique, héritée de l'*Organon* d'Aristote, devient une partie de la logique mathématique.

La perspective logiciste est appliquée par Russell aux mathématiques dans le cadre du projet qu'il développe avec Whitehead. Il s'agit de fournir un système d'éléments logiques

primitifs tel que toutes les notions de l'arithmétique soient définissables, et tous les théorèmes démontrables à l'intérieur du système. Russell montre que les vérités mathématiques découlent de vérités logiques, dérivables d'axiomes fondamentaux et d'idées primitives comme le nombre, l'ordre et la succession, tout en soulignant que ces notions primitives peuvent être reconstruites logiquement. « Le but premier des *Principia Mathematica* était de montrer que toutes les mathématiques pures dérivent de prémisses purement logiques et n'utilisent que des concepts définissables en termes de logique » (*HIP*, p. 93). Les axiomes de la théorie des ensembles, sur lesquels sont fondées les mathématiques depuis Cantor, se présentent ainsi comme des principes purement logiques. Dans le débat entre les formalistes, qui réduisent les mathématiques à un jeu de notations formelles, et les intuitionnistes, qui surdéterminent les procédés de construction et les opérations mentales, Russell défend « l'identité de la logique et des mathématiques » (*IPM*, p. 358), ce qui le conduit à soutenir que les idéalités mathématiques sont des constructions logiques. « Avec la définition que nous avons donnée des nombres, (...) l'appareil primitif du mathématicien est réduit à des termes purement logiques tels que *ou*, *ne pas*, *tout* et *quelque*. Ce fut là la première expérience que je fis du rasoir d'Occam quand il s'agit de diminuer le nombre des termes non définis et des propositions

non prouvées dont a besoin un corps donné de la connaissance » (*HIP*, p. 89).

Cependant, la constitution de la logique mathématique ne se fait pas sans difficultés. Russell découvre un paradoxe de la théorie des ensembles en 1901, et en fait mention à Frege en 1902. Les paradoxes exaspèrent le logicien : « ceux-ci m'apparaissent presque comme un défi personnel et j'aurais, s'il l'eût fallu, passé tout le reste de ma vie à tenter de les résoudre » (*HIP*, p. 98). Les paradoxes ont une forme analogue à ceux qui embarrassaient les Grecs dans l'Antiquité, notamment le paradoxe sémantique d'Épiménide le Crétois, énonçant que tous les Crétois sont menteurs : on ne peut déterminer s'il ment ou s'il dit vrai en parlant ainsi, ce qui conduit à une contradiction. « Ce paradoxe se présente sous sa forme la plus simple quand un homme dit : « Je mens ». S'il ment, c'est un mensonge qu'il ment, et donc il dit la vérité ; mais s'il dit la vérité, il ment, puisque c'est là ce qu'il dit. Cette contradiction est inévitable » (*HIP*, p. 96). Le paradoxe logique que découvre Russell est celui de classes qui ne sont pas éléments d'elles-mêmes. « C'est bien une classe : est-elle ou non élément d'elle-même ? (...) Chacune des deux hypothèses – qu'elle s'appartient à elle-même, qu'elle ne s'appartient pas à elle-même – implique sa contradictoire » (*IPM*, p. 265). La solution de

Russell est de distinguer entre « types logiques ». Il s'agit de considérer les classes comme des symboles, des commodités de langage ou encore des « fictions logiques » (*IPM*, p. 266), non comme des entités ou des choses, et de s'empêcher de faire usage de classes mixtes, qui s'impliquent elles-mêmes par autoréférence. En hiérarchisant les domaines de signification et les types logiques qui s'excluent mutuellement, on évite alors les paradoxes, qui découlent en fait d'erreurs de syntaxe logique.

### **Méthode scientifique, théorie de la connaissance et recherche philosophique**

Avec l'appareil logique des *Principia*, Russell envisage la constitution d'une méthode scientifique en philosophie, qui jouerait un rôle analogue à celui des mathématiques pour la physique, et de la logique pour les mathématiques. Il ira jusqu'à dire, non seulement que « la logique mathématique est de grande importance pour la philosophie » (*IPM*, p. 30), mais aussi que « la philosophie entière, c'est la logique » (*MSP*, p. 65). La méthode logique doit permettre de reprendre l'ensemble des problèmes traditionnels de la philosophie. Russell présente « l'analyse », technique d'investigation positive, comme sa conviction « la plus

forte et la plus inébranlable pour ce qui est des méthodes d'investigation philosophique » (*HIP*, p. 166). La passion de l'analyse est pour Russell celle de la connaissance et de la recherche de la vérité, qu'il oppose à l'amour du système, à la volonté dogmatique d'avoir raison et à la satisfaction des attentes personnelles. Il affirme dans cette perspective la supériorité de la langue logique sur la langue naturelle. Aux défauts liés à la polysémie des mots, on doit substituer la précision et l'univocité d'une langue formalisée. Mais l'extension de la langue logique aux problèmes philosophiques n'est pas à prendre *in absoluto* : « Le logicien est d'avis qu'une langue est préférable qui n'a pour une chose qu'un seul nom. Et quand je dis « préférable », je ne dis pas « préférable » du point de vue de l'usage quotidien, mais « préférable » quand il s'agit d'énoncer des jugements précis sur le monde » (*HIP*, pp. 292-293). Dans la vie quotidienne, le langage ordinaire nous suffit. En revanche, les prétentions à énoncer des jugements sur le réel tombent sous le coup de la méthode analytique : réduction des termes non définis et des prémisses non prouvées (le rasoir d'Occam), analyse conduite selon les éléments logiques (ou, ne pas, tout, quelque), recours à la formalisation de la langue. Russell accorde toujours plus d'attention aux aspects linguistiques de l'épistémologie, tout en s'efforçant d'éviter les écueils du nominalisme radical et du

réalisme intempérant, qui ruinent selon lui la possibilité du sens : « L'essentiel au sujet du langage, c'est qu'il signifie – c'est-à-dire qu'il est en principe en relation avec quelque chose d'autre que lui-même, et d'un autre ordre que le langage » (*HIP*, p. 15).

La théorie des descriptions, proposée par Russell dès 1905, vise à résoudre les difficultés liées au problème de la référence. En définissant le signe par sa relation à une chose existante, la question se pose de savoir comment analyser les propositions contenant des symboles d'objets contradictoires (un carré rond) ou irréels (une licorne), et donc parler de ces pseudo-objets de manière intelligible. La solution de Russell consiste à examiner d'abord l'aspect logique de la proposition, en laissant de côté son statut épistémologique, c'est-à-dire sa relation aux faits : la proposition est ramenée à sa forme purement logique et à l'agencement de ses constituants, indépendamment de savoir si les entités dont elle parle existent ou non. Russell distingue entre la proposition – « forme linguistique exprimant quelque chose qui est soit vrai, soit faux » (*IPM*, p. 295) et la fonction propositionnelle – « expression contenant un ou plusieurs constituants indéterminés, et tels que, quand on assigne des valeurs à ces constituants, l'expression devient une proposition » (*IPM*, p. 296). Les propositions supposent de définir la vérité

comme « une relation d'une certaine sorte aux faits » (*HIP*, p. 218). Pour les fonctions propositionnelles, « la vérité est syntaxique » (*HIP*, p. 275). Tant que les variables ne sont pas déterminées, et que la proposition elle-même n'est pas insérée dans un contexte particulier, la fonction propositionnelle reste « un simple schéma, une pure forme, un réceptacle vide pour une signification possible » (*IPM*, p. 298). La proposition « l'actuel roi de France est chauve » est analysée de cette manière : « Il y a un  $x$  qui est roi de France et chauve, et il n'y a qu'un seul  $x$  tel ». Pour savoir si elle est vraie, il faut examiner s'il existe un  $x$  satisfaisant aux propriétés énoncées. Dans le cas de l'expression « l'actuel roi de France est chauve », la fonction propositionnelle est bien construite, mais la proposition est fausse. Pour Russell, « il n'y a qu'un monde, le monde "réel" » (*IPM*, p. 316). Une proposition douée de sens se définit comme susceptible de prendre une valeur déterminée, vraie ou fausse, par rapport au monde réel.

Quand je dis « Socrate est un homme », je n'ai pas une connaissance directe de l'individu Socrate. Je pourrais dire « le maître de Platon » et user d'une « description ». Par ailleurs, quand j'énonce que « Socrate est le maître de Platon », tout me laisse à penser que dans cette proposition, « Socrate » est un nom, car il occupe la place de sujet, et « le maître de Platon », une

description. Le recours aux fonctions propositionnelles nous permet de voir que la proposition s'énonce en fait sous la forme suivante : « il existe un  $x$  tel que  $x$  est le maître de Platon ». La proposition est bien construite pour un nombre quelconque de valeurs de  $x$  (c'est la « description indéfinie »), mais ne peut être vraie que pour une valeur déterminée de  $x$  : Socrate (« description définie »). « Une proposition empirique doit nécessairement ce qu'elle peut posséder de vérité à quelque relation avec un ou plusieurs faits » (*HIP*, p. 274). La vérité de la proposition « Socrate est le maître de Platon » dépend ainsi de sa relation avec les faits historiques. On comprend par-là que nos connaissances sont rarement fondées sur une intuition directe (« *knowledge by acquaintance* »), c'est-à-dire réduite aux *sense-data* empiriques et aux universaux logiques, mais impliquent la plupart du temps des inférences (« *knowledge by description* »). Dans cette perspective, Russell désigne bien la vérité comme indiquant une certaine relation de nos croyances aux faits. Si « le fait en lui-même est objectif et indépendants de notre pensée ou de notre opinion à son égard » (*MSP*, p. 85), la vérité ou la fausseté d'une croyance est une propriété qui ne dépend jamais de sa qualité intrinsèque. Son intensité est tout au plus un signe de la vigueur de nos passions et de nos préférences personnelles. Contre le critère de l'évidence, défendu par Descartes, contre celui de la réussite pragmatique,



proposé par James, enfin contre le critère de cohérence soutenu par les néo-hégéliens, Russell réinvestit pleinement la conception classique de la vérité comme correspondance de nos jugements avec les faits : « L'esprit crée la croyance, mais une fois qu'elle est là, ce n'est pas l'esprit qui la rend vraie ou fausse. (...) C'est le fait qui rend la croyance vraie » (*PP*, p. 153). Russell s'expose néanmoins au risque de rendre impossible une connaissance totalement adéquate à son objet. Car la conception des faits comme vérificateurs (ou vérificateurs) de nos croyances est problématique, dans la mesure où elle présuppose un référentiel donné, indépendant de l'esprit, auquel nos jugements doivent pourtant satisfaire par une relation de correspondance. Or, si la corrélation entre la croyance et le fait n'est pas infaillible, et si la connaissance du monde extérieur n'est pas totalement déductive mais fondée sur des inférences inductives, alors cette dernière ne peut se définir qu'en termes de probabilité : « Après avoir contribué à délimiter les conditions de la déductibilité formelle, Russell s'est progressivement (...) rendu compte de l'importance des inférences non démonstratives dans l'économie de notre savoir. Cela valorisera la probabilité sans dévaloriser la nécessité » (Devaux, p. 48). Dans cette perspective, la connaissance, même scientifique, n'est pas une certitude apodictique, mais un cas particulier de croyance : une croyance vraie.

## Un penseur sceptique et engagé

La valeur accordée au scepticisme par Russell est considérable : « Seule, une grande dose de scepticisme peut arracher les voiles qui nous masquent la vérité » (*ES*, p. 30). Cependant, le scepticisme russellien est un scepticisme modéré, qui s'accompagne d'une confiance raisonnée dans la science : « La science n'a jamais tout à fait raison, mais elle a rarement tout à fait tort, et, en général, elle a plus de chances d'avoir raison que les théories non scientifiques » (*HIP*, p. 19). Russell refuse d'instituer une théorie de la sagesse : à ses yeux, la conduite de la vie relève d'une affaire personnelle. En affirmant une conception subjectiviste des valeurs, il se démarque de la conception objectiviste de G. E. Moore dans les *Principia Ethica* (1903), qui avait été embrassée par toute sa génération à Cambridge. La morale est placée hors du champ de la preuve scientifique : « s'il est vrai que la science ne peut pas décider des questions de valeur, c'est parce qu'il est impossible d'en décider intellectuellement, et qu'elles sont en dehors du domaine du vrai et du faux » (*SR*, chap. IX). La morale relève d'une lecture individuelle et subjective des questions qui se posent à l'homme dans la conduite de sa vie. Il

n'y a pas de bien et de mal en soi, ni de modèle universel à suivre. Dans le sillage de Mill, Russell défend le droit de l'individu à choisir librement ses opinions et son mode de vie, ce qui n'équivaut pas, toutefois, à donner blanc-seing aux comportements irrationnels. L'absence d'objectivité des valeurs morales rend d'autant plus utile l'usage de la raison, afin d'éviter la violence entre les hommes et le malheur des individus.

Contrairement au pyrrhonisme, qui invite l'homme à adopter les usages et les mœurs de la société, faute de pouvoir décider ce qui est le meilleur pour lui, Russell propose d'examiner rationnellement nos croyances. Partant du constat que dans la vie ordinaire la plupart de nos conduites sont gouvernées par l'habitude, Russell cherche à défendre l'importance de la réflexion philosophique à propos des questions morales. « Ces propositions peuvent sembler modérées ; pourtant, si on les mettait en pratique, elles révolutionneraient complètement la vie humaine » (*ES*, p. 19). La valeur du scepticisme réside, en pratique, dans la tolérance vis-à-vis de la pluralité des valeurs, et dans la possibilité de relations pacifiées entre les hommes. Il permet de neutraliser le surinvestissement passionnel des questions, qui condamne les hommes au désaccord et à la violence, au profit de la discussion rationnelle des questions. Les dogmatismes religieux,

idéologiques et politiques, motivés par la prétention à détenir la vérité, justifient le scepticisme en matière de morale et de conduite de la vie. À la condition que les gouvernants renoncent à la quête du pouvoir, et à la satisfaction de leur désir de puissance, pour se soucier enfin du bonheur de la multitude, Russell pense qu'« il serait possible d'éduquer les gens de manière à augmenter leurs capacités de peser les preuves et de former des jugements rationnels » (*ES*, p. 242). Le scepticisme modéré se présente comme le seul remède universel aux maux de la communauté, car il est susceptible de produire une réforme des manières de penser et de se conduire, sans abolir leur diversité. Si tout homme est un mélange d'amoureux, de fou et de poète, « il s'agirait de rester amoureux et poète, sans être fou » (*ES*, p. 29). C'est là aussi une condition du bonheur individuel, tant les hommes sont les artisans de leur propre misère.

## **Actualité et postérité de la pensée de Russell**

La logique contemporaine est redevable tout autant des travaux de Russell que de Frege. L'axiomatisation s'est développée sur la base d'une écriture symbolique, devenue le langage commun des logiciens. Les *Principia mathematica* valent ainsi toujours comme

référence en matière de logique symbolique et d'étude des systèmes formels. Par ailleurs, Russell est considéré avec Frege, Moore et Wittgenstein, comme l'un des inspirateurs, voire l'un des fondateurs historiques, de la philosophie analytique : l'analyse dégage les constituants ultimes de nos constructions logiques, épistémologiques et linguistiques, et débusque les confusions liées à l'usage du langage. Néanmoins, au-delà de la méthode et de la doctrine, c'est aussi l'attitude et le geste de Russell qui ont encore quelque chose de fécond à nous dire. Son parcours intellectuel montre une pensée libre, exigeante et rigoureuse, ne cédant en rien aux facilités de l'opinion et du dogmatisme, tout en étant pleinement engagée dans les questions de son temps.

J. L.

**Notions clés :** les mathématiques, la logique, la proposition, la vérité, la certitude, la connaissance, la morale, la religion, le scepticisme

## **Bibliographie**

Œuvres traduites en français

- *Problèmes de philosophie* (1912), tr. F. Rivenc, Payot, 1989 [abr. PP]
- *Principia mathematica*, avec Alfred N. Whitehead, Cambridge University Press, 3 vol., 1910-1913
- *La méthode scientifique en philosophie* (1914), trad. P. Deveaux, Payot, 2002. [abr. MSP]
- *Introduction à la philosophie des mathématiques* (1919), tr. F. Rivenc, Payot, 1991 [abr. IPM]
- *Analyse de la matière* (1927), tr. P. Devaux, Payot, 1965
- *Essais sceptiques* (1928), tr. A. Bernard, Les Belles Lettres, 2011 [abr. ES]
- *La Conquête du bonheur*, (1930), tr. N. Robinot, Payot, 1962
- *Science et religion* (1935), Gallimard, 1990 [abr. SR]
- *Pourquoi je ne suis pas chrétien* (1957), tr. G. Leclec'h, Pauvert, 1962.
- *Histoire de mes idées philosophiques* (1959), tr. fr. Gallimard, 1989 [abr. HIP]
- *Essais philosophiques*, tr. F. Clémentz et J.-P. Cometti, PUF, 1997

## Critiques

- Benmakhlouf, Ali, *Le Vocabulaire de Russell*, Ellipses, 2002.
- Devaux, Philippe, *Russell*, Seghers, 1967

- Vernant, Denis, *La Philosophie mathématique de Russell*, Vrin, 1993 ; *Russell*, GF, 2003
- Wood, Alan, *Bertrand Russell, le sceptique passionné*, Payot, 1965

La quête des fondements des mathématiques en roman graphique

- Doxiadis, Apostolos, *Logicomix*, Vuibert, 2010.